Septième Année. Mercredi 11 Décembre 1895 N^lle Série — (VIe) N° 142.

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR
Rédacteur en Chef : Ernest BOSC
Adresser tout ce qui concerne le Journal :
A NICE
du 2 Novembre au 2 Mai
A TOURS
du 1er Mai au 1er Novembre



ABONNEMENTS
FRANCE ET ÉTRANGER :
25 numéros................ 5 fr.
ADMINISTRATION
NICE ET TOURS
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

UN LIT AQUATIQUE

Nous avons demandé au docteur Garos, quelques renseignements sur *son lit sur l'eau* et voici ce qu'il nous écrit :

« Cher Monsieur Bosc,

« Vous me demandez, comment m'est venue l'idée de mon lit sur l'eau, c'est bien simple : En voyant les oies et le cygne majestueux dormir tranquillement sur l'eau, sans supporter la moindre pression qui puisse les incommoder, j'ai cru devoir essayer de placer les malades paralysés sur un lit à peu près semblable ; et ces malades s'y sont si bien trouvés, qu'après les avoir essayés, ils ne voulaient pas qu'on les mit, même momentanément, sur un lit ordinaire. Aussi ai-je cru devoir faire connaitre la construction simple de ces lits :

« Une baignoire assez longue et assez large pour recevoir le malade, et profonde de 40 centimètres environ, est remplie d'eau jusqu'à 10 ou 12 centimètres du bord.

« Une toile imperméable, assez mince et très souple, est placée sur l'eau. Elle doit être assez grande pour retomber de 25 à 30 centimètres en dehors de la baignoire. Elle doit être libre sans aucun lien d'attache, afin qu'elle puisse facilement obéir au moindre mouvement du malade. Son unique rôle est d'empêcher l'eau de mouiller le malade

« Une couverture de laine, pliée en deux ou trois doubles, est placée sur cette toile, et disposée de manière à occuper toute la surface de l'eau, en appuyant légèrement contre les bords intérieurs de la baignoire.

« Un drap de lit, qui tombe en dehors de la baignoire, recouvre le tout, et le malade est couché sur ce lit, avec un oreiller placé sous sa tête. Inutile d'ajouter que le malade ainsi couché doit être recouvert comme dans un lit ordinaire.

« La couverture de laine placée sur la toile imperméable remplace la plume de l'oie. Elle donne un volume à peu près double et une pesanteur spécifique à peu près deux fois plus faible au corps du malade, et le met dans l'impossibilité de s'enfoncer dans l'eau de plus de 6 à 10 centimètres. La pression de l'eau, qui maintient le malade dans cette position, est si douce et si uniforme, que le malade ne s'en aperçoit pas.

« Si les malades qu'on place sur ces lits ont déjà des plaies à la région sacrée, ces plaies ne tardent pas à marcher vers la guérison.

« Si les malades ont besoin d'uriner ou d'aller à la selle, la moindre pression suffit pour placer un vase au dessous d'eux et la pression de l'eau l'y maintient facilement.

« Lorsque les malades ont couché dans ces lits, il est facile, en soulevant un coin de la toile imperméable, d'enlever de l'eau s'il y en a trop, ou d'y en ajouter, s'il n'y en a pas assez. On peut même, pendant l'hiver, y ajouter de l'eau tiède à volonté.

« Ce système est de beaucoup préférable au matelas d'eau.

« Dr Garos ».

AVIS. — On nous demande de divers pays de l'Etranger des collections de la «Curiosité» de 1 à 100 — Ces séries sont complètement épuisées ; nous ne pouvons disposer que de la série de 101 à 125 au prix de SEPT FRANCS pour la France et HUIT FR. pour l'Étranger et la série en cours, 5 francs.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

I

L'APPARITION

La convalescence d'une grave maladie ayant conduit le malade aux portes du tombeau, est un état transitoire plein de charme, surtout chez les personnes jeunes à qui la vie promet encore de beaux jours, c'est un renouveau qui donne du relief, du goût aux choses les plus simples, les plus puériles ; on ressent les mêmes sensations qu'éprouve l'homme heureux de rentrer chez lui après une longue absence, reprendre ses moindres habitudes, retrouver en place les mille riens qui vous tiennent au cœur et auxquels on trouve une valeur qu'on n'y a jamais attachée. Le ciel vous paraît d'un bleu plus intense, la brise pleine de douceurs et le plus petit incident de la vie journalière, un événement agréable et intéressant.

Je me trouvais en cet état de paresseuse béatitude où le rêve dispute encore à la réalité l'âme, dont le mal avait suspendu le fonctionnement conscient Ma pensée ne se fixait longtemps sur rien ; j'étais tout de suite las. Le passé me semblait bien loin, recouvert à jamais sous un amoncellement de nuées grisâtres ; quant à l'avenir, je ne m'en préoccupais pas, voyant tout en rose depuis que je sentais mes forces revenir. Dois-je l'avouer? le souvenir de mon ami, jusque là si vivace, s'était à peu près effacé de ma mémoire. Le malade habitué aux soins constants qu'exige sa guérison, se voyant l'objet des préoccupations de de tout son entourage devient facilement exigeant et quelque peu égoïste, alors même qu'il ne possède ce maître défaut, en état de santé.

Un soir vers 11 heures, je m'éveillais assez subitement, j'avais entendu un bruit léger dans ma chambre, où l'on avait cessé depuis plusieurs nuits de veiller sur moi. Ma veilleuse s'étant éteinte avant l'heure, je supposais que ma mère venait la rallumer, le bruissement que je percevais ressemblait à s'y m'éprendre aux froufous d'une robe de soie, vêtement que ma mère ne quittait jamais.

Est-ce toi, chère mère ? que tu es bonne de te déranger pour si peu de chose ; j'aurais pu moi-même, sans fatigue aucune, rallumer ma veilleuse. Je ne reçus pas de réponse ! Je n'ai pas pensais je, la tête bien solide encore ; et cherchant à tâtons ma boîte d'allumettes, je rallumais la veilleuse, j'abaissais les rideaux de mon lit et fermais les yeux, sans pour cela me rendormir. Tout à coup le même bruit qui avait frappé mes oreilles se fit entendre de nouveau, mais plus distinct que la première fois ; le froufrou d'un tissu fortement gommé semblait toucher mon lit ; je rouvris les yeux pour me rendre compte de ce bruit anormal, mais je me trouvais plongé dans l'obscurité, la veilleuse venait de nouveau de s'éteindre ; j'étais perplexe ; mais tout effort d'imagination étant encore un travail pour mon cerveau, j'attendis les yeux grandement ouverts, si le froufrou allait recommencer. Il n'en fut rien. Il me vint alors à l'esprit que la chatte préférée de Mina, s'était introduite dans une armoire et que sur le point de mettre bas, elle organisait dans mon linge, une couche confortable pour ses petits chats. Je partageais l'amour de ma sœur pour sa chatte, pour Riri et je me promis bien de ne pas la chasser de l'endroit choisi par elle, en priant toute fois ma sœur de retirer les objets qu'elle pourrait détériorer !

J'avais à peine pris cette bonne résolution qu'un souffle léger effleura mon front, puis un faible soupir s'exhala tout près de moi.

Anxieux, je regardais dans l'obscurité profonde de la chambre, je vis une blancheur lactée de forme irrégulière qui flottait à un mètre environ au-dessus du parquet, puis ce vaporeux nuage prit peu à peu la forme humaine, enfin dans une lueur plus vive, Henry m'apparut, tel qu'il était le jour de nos derniers adieux. Mais bien qu'il fut parfaitement reconnaissable, sa physionomie était pourtant différente. Je ne sais quelle lumière intérieure, transfigurait son visage et lui donnait une beauté angélique ; s'il conservait la forme humaine, elle n'était plus faite de même substance qu'autrefois. Le buste seul se dégageait de cette blancheur lactée.

— Henry, m'écriai-je, transporté de joie ! Enfin ! Et je tendis les mains pour l'étreindre, mais la forme se déroba.

— Oui, c'est moi dit d'une voix faible mon ami, si faible même, que je m'étonnais de l'entendre. C'est moi qui n'ai pu me montrer à tes yeux, que cette nuit, bien que j'aie souvent visité ta demeure, car par mes soins, j'ai contribué à ton rétablissement.

...... Quoi, lui dis-je, tu m'as suivi dans la vie, tu sais donc ?

(1) Voir le nº 141.

— Oui, je sais tout, répondit Henry, me faisant signe de la main de me taire.

— Je connais tes efforts, tes doutes, j'ai pleuré sur tes fautes, sur le déplorable usage que tu as fait de ta liberté, te laissant gagner par les opinions matérialistes, qui feraient reculer l'humanité jusqu'à la barbarie, si des âmes courageuses, dévouées ne viennent, par d'énergiques efforts, enrayer le mal que Sathan souffle dans l'humanité en ces jours, plus qu'autrefois, car voici venir la fin d'un âge : celui où la race humaine doit s'élancer dans un nouveau courant. — Ce moment est critique, décisif ; l'ennemi du genre humain redouble d'astuce et plus nombreux sont les pièges qu'il tend aux hommes.

Tu n'as pas échappé à l'épidémie morale, qui menace d'enténébrer le Globe. Heureux la crise qui t'a obligé à quitter le milieu délétère dans lequel tu délectais ta bestialité, où tu oubliais ta famille ; et moi, ajouta-t-il en souriant tristement, moi qui ne pouvais accomplir ma promesse pour des causes, que je te confierai plus tard, j'avais envoyé un frère spirituel, lequel a fait son possible pour détourner ton esprit des plaisirs frelatés de la jeunesse actuelle ; plaisirs tout de surface, où la vanité a la plus grande part. En vain, ce protecteur invisible t'a-t-il poussé vers l'étude des mystiques de toutes écoles, afin de t'amener à faire un choix parmi eux. Tu jugeais l'effort trop pénible et sur un aperçu plus que superficiel, tu as traité d'absurdes des donnés philosophiques, qui possèdent dans leur sens caché (*ésotérique*), la somme de vérité, de science accessible à l'homme et que par elle seule, entends-tu ? il peut s'élever jusqu'à la liberté réelle, jusque vers son créateur.

Tu es tombé dans une erreur trop commune, hélas ! Voyant de près les hommes qui dans cette fin de siècle ont sous une impulsion providentielle éveillé l'attention du public sur ces vieilles doctrines en publiant, souvent (dans de conditions onéreuses pour eux) des ouvrages destinés à rendre compréhensibles aux intellectuels indifférents, les grandes vérités jusqu'ici seul domaine des *Grands Initiés*. Tu t'es dit que des êtres partageant plusieurs de tes faiblesses en désaccord avec les hauts enseignements qu'ils professent étaient sans doute des mystificateurs ou des charlatans !..... Pauvre Robert, ne sais-tu pas que les idées tiennent de l'ange et les actes de la bête chez l'homme, et puis encore que nous ne sommes presque toujours, que des instruments plus ou moins dévoués, plus ou moins exercés au service de volontés directrices, invisibles à vos yeux étant actives dans un milieu plus éthéré. Juge l'œuvre, mon frère, abstiens-toi d'en juger l'auteur !

Mon ami ne mit que quelques instants pour me dire ce qui précède. Je compris alors qu'il ne parlait pas, mais que je percevais sa pensée. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle, je saisissais son discours.

Ah ! mon cher Henry, je suivrai tes conseils, mais de grâce, ne m'abandonne pas. Ah ! reviens; reviens, je t'en conjure ; je sens ma faiblesse et les regrets m'accablent d'avoir gaspillé le temps que j'eusse dû consacrer à élever mon âme, à élargir mes conceptions ! Henry, je deviendrais un apôtre de ces vérités inconnues, l'auxiliaire dévoué, impersonnel de ces êtres supérieurs, dont tu parles et m'exaltant outre mesure, j'ajoutais : oui, je romps à jamais avec cette société mensongère, avec ses mœurs et ses maximes que l'enfer suggère aux hommes pour leur faire perdre de vue le but unique de leur vie : celui de son salut. Je vais quitter Paris, je m'installe ici, j'épouse Thérèse Fontaine.

— Et là, là ! me dit Henry, calme toi. Attends que je t'aie relevé plus largement le voile, en t'expliquant la signification des principaux symboles ; il sera temps de prendre une résolution, lorsque tu connaîtras mieux la route à suivre pour servir efficacement la vérité !

Et poursuivant, Henry me dit :

— D'abord tu n'épouseras pas Thérèse ; le temps où ce mariage aurait pu se faire est passé. Je vais aiguiller ta vie dans une autre direction, d'ailleurs celle de Mlle Fontaine a reçu de la destinée une déviation au tracé primitif. La mort de sa mère l'a laissée sans défense à l'emprise des sataniques qui ont pour auxilliaires, les infernaux. Je t'expliquerai ceci une autre fois. La gouvernante de la pauvre Thérèse est une infernale, tu en jugeras, du reste dans une de tes sorties astrales.

— De mes sorties astrales, dis-je surpris ; que veux-tu dire Frère ?

— Attends, je ne puis t'expliquer tout à la fois. Sache seulement que je reviendrai causer avec toi et qu'ensemble, nous ferons des excursions curieuses et instructives en assez grand nombre pour t'initier promptement à la grande vie mystérieuse dans laquelle l'existence terrestre n'est qu'une manifestation particulière, subissant des effets, qui lui sont étrangers et générant inconsciemment des causes qui doivent modifier en bien ou en mal, la vie de l'humanité future. — Lorsque ta vue sera assez développée pour regar-

der sans souffrance et sans crainte un rayon de la vérité totale, alors seulement tu pourras décider avec quelque chance d'abouir sans défaillance, la voie de dévouement dans laquelle tes facultés ainsi que ta force d'âme te permettent de t'engager...

La figure d'Henry semblait grandir ; ses yeux d'un bleu gris avaient un éclat, que je ne pouvais soutenir. Etait-ce, mon ami ou un demi-dieu qui me parlait ?

Il se tut un instant.

— Robert, reprit-il, garde le silence sur notre entrevue, mais réfléchis à notre entretien. Ta convalescence achevée, je reviendrai pour te donner la marche à suivre pour notre grand voyage ; d'ici là, reprends les ouvrages délaissés et sans aller jusqu'à la fatigue fais tous les jours une lecture substantielle pour ton âme. Lis les Evangiles, surtout médite celui de Saint-Jean, l'apôtre bien aimé, celui qui reposant sur le cœur de Jésus, en comprit l'inextinguible amour pour l'humanité. A l'heure actuelle, la jeune littérature compte de nombreuses publications qui sont de puissants véhicules d'initiation aux sciences hermétiques tels que : *Les grands Initiés* d'Edouard Schuré ; *La voie parfaite* de Maitland et d'Anna Kingsford ; *Le Monde occulte* et *Le Bouddhisme ésotérique* de Sinett ; les *Œuvres* d'Alber Jhouney *et de* Papus ; *Comment on devient fée* et *comment on devient Mage* du Sâr Péladan ; les œuvres de J. K. Huymans, de Jules Bois ; *Le secret de l'absolu* d'Amaravella ; les œuvres d'Annie Besant et de son maître Blavatsky ; sans oublier les précurseurs de cette jeune littérature, les œuvres de Fauvety, d'Eugène Nus, du docteur Gibier : *Louis Lambert* et *Seraphita* de Balzac ; *Zanoni* de Bulwer Lytton ; *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire* de Bonnemère; *La Psychologie devant la science et les savants* d'Ernest Bosc ; l'*Isis dévoilée* du même auteur ; *Le poëme de l'âme* de René Caillé ; *Les croyances fondamentales du Bouddhisme* d'Arthur Arnould ; enfin les œuvres de Claude de Saint-Martin de Michel, de Figanières, de Lady Caithnesse, d'Eliphas Lévi, de l'abbé Rocca et dans les opuscules de moindre importance : *Pages à brûler*, de Lermina ; *La Réincarnation*, du Dr Pascal ; *La voix du silence*, *La lumière sur le sentier*, deux bijoux théosophiques, etc , etc., car après ceux-ci, tu pourras en trouver d'autres.

Je pense que commencer tes études par les livres récemment écrits sur le mysticisme, l'occultisme et la Théosophie, sera plus facilement accessible à ton cerveau, n'ayant pu encore récupérer sa force normale. Tu aborderas plutard les livres techniques sur la matière.

Une recommandation dont je te prie de tenir compte exactement, l'excellent docteur Marmon va t'ordonner bientôt sous prétexte de te rendre des forces d'absorber le plus possible des beefteack, de succulentes tranches de gigot de mouton, etc., etc. Hé bien ! rejette complètement ce régime, prends le prétexte que tu jugeras le meilleur, mais pas de viandes, ni même de vin, aussi bon soit-il. Ceci va étonner le bon docteur et contrarier les tiens ; n'importe, fais tes premières armes en résistant sagement aux observations qu'on ne manquera pas de t'adresser. Tu comprendras plutard l'obligation que je t'impose d'une nourriture végétarienne.

Voilà, me dit-il, en me faisant aspirer par je ne sais quel procédé, le contenu d'une petite fiole, qui va réparer tes forces; je sentis alors une douce chaleur pénétrer subitement dans ma poitrine ; sur ma langue, j'éprouvais une saveur douce et fade. Henry me baisa au front et disparut, laissant après lui quelques lueurs phosphorescentes. Un calme d'une douceur délicieuse s'était répandue dans tout mon être, je m'endormis d'un profond sommeil.

Au petit jour, Gilbert, le vieux valet de chambre de mon père, entr'ouvrit discrètement la porte de ma chambre pour s'assurer, si je n'avais pas besoin de ses services ; bien qu'éveillé, je restais immobile et ne lui dit rien. Je repassais dans ma mémoire tout ce que m'avait dit Henry, d'abord pour n'en rien oublier, ensuite, pour conserver aussi intacte que possible la sensation jusque là inconnue que la présence de mon ami m'avait fait éprouver. Je fixais dans mon souvenir le moindre geste, la plus petite expression de cette chère apparition. Je me sentais en quelque sorte un homme différent de la veille ; d'ailleurs le contact de cet être chéri m'avait électrisé et mes forces physiques en avaient certainement été augmentées. Je ne bougeais donc pas; Gilbert se retira sur la pointe des pieds, et je l'entendis dire à ma chère mère, qui avait entr'ouvert la porte de sa chambre, pour savoir comment j'avais passé la nuit: Ah ! madame, monsieur Robert dort encore à cette heure d'un sommeil aussi calme que celui d'un enfant ; cela ne lui était pas encore arrivé depuis qu'il est malade.

— Dieu soit loué, dit ma mère; Gilbert, recommandez à la cuisinière de faire le moins de bruit possible.

A neuf heures, mon père suivi de notre excellent docteur Marmon entra dans ma chambre.

— Hé bien ! mon enfant, je ne te demande pas si tu as passé une bonne nuit ; Gilbert nous a assuré que tu dormais encore il y a une heure. Voici le Docteur qui est fort satisfait de cette douvelle !

— Oui, mon jeune ami, reprit le docteur, cette reprise du sommeil normal est un bon signe ; voyons s'il reste de la fièvre, c'est le jour où cette désagréable personne avait pris l'habitude de vous visiter. Le docteur me tâta le pouls: pas de fièvre, tirez les rideaux que je voie la langue et les yeux. Ah les yeux ! c'est là que je reconnais le mieux l'état de mes malades, lorsque je suis depuis longtemps en rapport avec eux. Ah ! mais, voilà des yeux qui brillent non de fièvre, mais de santé et de jeunesse, la langue est presque devenue belle. Votre convalescence marche à pas de géant ; elle paraît sauter les étapes ordinaires, certes on dirait que pendant votre sommeil, un miracle s'est opéré.

— Ah ! docteur, quel bonheur, dirent à la fois ma mère et ma sœur, nous avons tant prié Dieu pour lui ; nous avons été exaucées.....

— Oui, en effet, dit M. Marmon, ce retour subit à la santé, tient du miracle. Vous pouvez commencer à lui donner du vin vieux avec un peu d'eau d'abord, puis pur et à petits verres ; de la viande rôtie, beaucoup de bouillon, cessez les tisanes, il reprendra plus vite l'appétit.

— Docteur, dit Mina, lui permettez-vous de s'asseoir sur la terrasse, sous la grande tente ?

— Mais oui, répondit le docteur, il est guéri, rétabli ; c'est merveilleux. Quels ressorts possède la jeunesse, et me serrant affectueusement la main : « Robert, je ne reviendrai chez vous que comme ami, non en médecin, ménagez vos forces renaissantes, suivez le régime que je vous ordonne et dans une quinzaine, vous serez sur pieds, dans un mois vous pourrez reprendre vos travaux d'ingénieur ».

Et le docteur prit congé de moi.

Dans le couloir de l'escalier, je l'entendis encore témoigner de son étonnement pour la marche rapide de ma convalescence.

Je me levais à l'heure du déjeuner, pour assister au repas de famille ; tout le monde était joyeux ; Mina de sa voix douce et bien timbrée ne cessait de frédonner les airs que nous avions souvent chantés ensemble. Notre jolie chatte bien qu'embarassée par sa portée et sur le point de mettre bas sauta sur mes genoux ; elle cherchait par toute sorte de caresses et de ron-rons bien nourris, de manifester sa joie de me voir reprendre ma place à la table de famille. Se glissait-il dans sa joie la pensée qu'elle et ses petits chats prêts à faire irruption dans notre maison auraient en moi, un protecteur de plus ? Bah, en ce genre de calcul égoïste, les bêtes le cèdent souvent aux hommes....

En entrant dans la salle à manger appuyé sur le bras de mon père, j'avais humé le parfum d'un rôti cuit à point ; je ne vous cacherai pas que je trouvais l'odeur agréable, qu'elle sollicitait fortement mon estomac et que sans la promesse faite à Henry de suivre son conseil, j'eusse vu arriver le dit rôti sur la table avec cette gourmandise ordinaire aux malades, revenant à la santé, mais toutefois, ce qui me contrariait le plus, ce n'était pas de me priver d'une nourriture jusque là très-appréciée, mais bien la pensée que j'allais chagriner toute la maison ; qu'on allait s'unir pour faire fléchir ma résolution de n'y pas toucher, qu'enfin, j'allais changer en tristesse, cette petite fête de famille...

Il le faut cependant, me dis-je ; ayons du courage.... J'ai entendu ce matin, le docteur dire à ma mère, il peut manger à peu près de tout; laissez-le faire, ne le contrariez pas...

Fort de cette permission de la Faculté, que l'on pensait que j'ignorais, je repris mon applomb ; et lorsque mon père voulut choisir la meilleure tranche de gigot pour me la donner, je le remerciais en objectant que je n'avais aucune envie d'y goûter ; je préférais prendre des légumes et de l'entre-mets. Ce que j'avais prévu arriva et jusqu'au vieux domestique que l'on regardait comme de la famille, tous protestèrent contre mon refus.

Je tins ferme, baissant les yeux pour n'être pas tenté de céder en voyant leurs regards attristés à cause de ma détermination.

Ma mère, dit enfin : c'est un caprice de malade, s'il n'a pas envie de prendre du rôti, ne le contrarions pas, le docteur la recommandé.

Je respirais, la chatte seule continua à protester par ses miaulements. Je lui donnais un gros morceau de gigot et l'incident fut clos. — Le reste du repas fut gai ; on m'installa sur une chaise longue sur la terrasse et tout en écoutant la conversation des miens, je pensais à Henry ayant hâte d'achever de me rétablir pour recevoir mon ami, et commencer en sa compagnie l'étrange voyage dont il m'avait entretenu.

Selon les prévisions du docteur Marmon, quinze jours après, je me sentis assez fort pour faire tous les matins entre 9 et 11 heures, une promenade en voiture, accompagné de ma mère et de Mina ; le changement d'air me fit un bien extrême. Je repris le train de vie ordinaire au bien portant. J'avais eu à lutter pour conserver

le régime purement végétarien, mais comme en somme, il m'était très profitable, le bon docteur lui-même, bien que surpris des résultats, ne faisait aucune objection sur ce sujet, ce qui m'enchantait, car au fond, je faisais intérieurement de grands efforts pour persévérer dans ma louable résolution, et à vrai dire, si l'ordonnance m'en avait été faite par une personne autre que mon ami *transfiguré*, je ne m'y fusse pas conformé, ma nature physique ayant été jusque là grandement alimenté par la nécrophagie. — Aujourd'hui que mes études ont éclairé mon entendement sur les conséquences absolument désastreuses de ce genre d'alimentation pour l'homme et surtout pour l'intellectuel, j'ai une telle horreur pour cette nourriture cadavérique, que toute lutte a cessé entre mon estomac et ma volonté.

II

L'INITIATION

Pouvant désormais lire sans fatigue les ouvrages de science occulte d'une manière méthodique, ainsi que l'avait conseillé mon ami, je fis de rapides progrès dans la compréhension de leurs arcanes. — Je fus même étonné de la facilité, que j'avais de classer dans ma mémoire les séries nombreuses de ces problèmes ardus et combien peu de peine, j'avais eu à effacer les préjugés anciens religieux ou scientifiques. En ce qui concerne spécialement la religion catholique, celle dans laquelle j'avais été incorporé, je pus grâce à la lecture assidue et méditée des Evangiles en comprendre les beautés voilées, sous des dogmes étroits et les symboles incompris. Mon esprit fit un bon en arrière de 18 siècles ; je revis le divin Nazaréen prêchant sur la montagne sa doctrine de paix et d'amour et je me sentis à jamais son disciple dévoué, car la vérité qu'il enseignait aux ignorants qui l'entouraient, qui ne voyaient en lui, qu'un futur restaurateur de l'autonomie israëlite ne l'ont jamais compris. Rien de ce qu'a enseigné ce maître divin n'est en désaccord avec les autres enseignements légués par les divers initiateurs des races humaines ; ma raison satisfaite et mon cœur épris de l'immense tendresse du doux martyr du Golgotha, je penchais immédiatement pour choisir la voie indiquée par lui à ses apôtres, voie si peu suivie par leurs successeur.

Je rêvais plusieurs fois à Henry depuis son apparition ; je ne me souvenais pas de ce qu'il me disait, mais j'attribue aux éclaircissements qu'il me donnait dans mes songes, ma lucidité à analyser et à méditer sur des lectures aussi complexes. Ma famille voyait avec peine l'ardeur que je mettais à ces lectures ; la Bible même que je compulsais souvent, ne trouvait pas grâce à leurs yeux ; je me fatiguais inutilement, disaient-ils, et ils déploraient à l'unisson la publication de ces ouvrages portant atteinte à la foi indiscutable de l'église apostolique et romaine, dans laquelle, il était si doux de se laisser conduire au ciel.

Il en fut des lectures, comme du régime maigre, mon caractère devenant plus doux, ma raison plus ferme et ma conversation gagnant en bienveillance, on cessa de me taquiner. Le Christ n'a-t-il pas dit : « L'arbre se connait aux fruits ? »

Une chose surtout acheva de concilier ma famille avec ma nouvelle façon d'agir. Comme ma mère heureuse de me voir si souvent auprès d'elle, disait un soir : « Ah ! je voudrais que ta convalescence durât encore quelques mois pour te conserver plus longtemps auprès de nous ; te voilà entièrement rétabli, tu vas songer à retourner à Paris ! à ton Paris ! que cette pensée m'attriste !

— Je renonce à Paris complètement, chers parents, ma résolution est prise. Je demeurerai auprès de vous désormais. Mon père et ma mère croyaient avoir mal compris.

— Quoi, dit Mina, qui rompit la première le silence, quoi mon frère chéri, c'est bien vrai, ce que tu viens de dire ? Tu ne nous quitteras plus; ah ! vraiment, le bon Dieu t'a éprouvé rudement par la souffrance, mais tu es sorti encore meilleur de la crise.

Ma mère me pressa sur son cœur, mon père les yeux humides de larmes me prit les deux mains dans les siennes et d'une voix profondément émue me dit : « Robert tu combles nos vœux ; nous n'aurions jamais osé t'imposer ou même solliciter de ta part un tel sacrifice, car nous savons que le séjour de ta ville natale te paraissait ennuyeux et contraire aux goûts que tu t'étais donnés ».

Ma mère ajouta vivement : « Tu me rendras grand' mère, mon Robert ; Thérèse est toujours charmante ».

J'embrassais ma mère pour éviter de lui répondre, il ne fallait pas gâter un si beau moment par un refus.

— J'attendais la venue d'Henry, me sentant à peu près rétabli ; il était souvent question de lui dans nos réunions avec les siens ; son frère Ludovic entrait dans sa vingtième année. C'était un beau jeune homme brun au teint mat, aux

yeux noirs et doux, des yeux profonds, mélancoliques, comme ceux des orientaux, il avait le type de sa race ; c'était le portrait vivant de son père, avec plus de distinction. Il différait complète-d'Henry, qui lui, ressemblait par quelques traits seulement à sa mère ; il était blond comme elle. Toute la famille, y compris les ancêtres, dont les portraits décoraient toutes les salles de la maison et plusieurs de celles de leur joli petit manoir témoignaient de leur préférence pour les teintes foncées des chevelures.

Dans la famille d'Henry et particulièrement Ludovic, tous étaient persuadés, que le fils aîné décédé avait continué à veiller sur les siens.

Ludovic assurait avoir plusieurs fois aperçu son frère aux pieds de son lit, principalement lorsqu'il avait été malade et la vieille concierge Mme Blaizois, quelque peu somnambule affirmait l'avoir parfaitement vu par deux fois, traverser la grande allée du jardin et s'introduire dans la maison ; qu'une fois même, elle l'avait vu s'approcher de Folette, la petite chienne pour la caresser. Et remarquait judicieusement la bonne Blaizois, cette petite bête qui a la rage d'aboyer à propos de tout et de rien s'est contentée de caresser M. Henry, sans faire entendre le plus petit jappement.

Je ne dis pas à Ludovic que j'avais vu son frère; celui-ci me l'ayant défendu, mais je confirmais sa croyance aux apparitions d'Henry en causant avec lui, de ce que j'avais appris dans mes récentes lectures ; je le fis avec beaucoup de prudence, afin de ne pas troubler ce cher enfant, persuadé que Henry invisible à mes côtés dans mes visites à sa famille, était heureux de ma discrète initiative envers Ludovic.

Un soir après le dîner, je traversais le boudoir de ma mère pour me rendre sur la terrasse où nous avions l'habitude d'aller passer une demi-heure avant de commencer la soirée au salon, autour de la grande table incrustée de marbre de couleurs. Cette œuvre de marqueterie de Florence était un souvenir rapporté de la cité des Médicis par notre père, lors de son voyage de noces. Cette table jouait parmi nous un certain rôle, parce que tout enfant nous aimions admirer ses fines mosaïques figurant de beaux fruits, que nous avions envie de manger et des oiseaux aux brillants plumages, que nous aurions voulu enlever de leur place pour nous en amuser. Sur la cheminée du boudoir se trouvait une glace sans tain, par laquelle on voyait le salon, qui en ce moment était fort sombre, les persiennes étaient closes, je ne sais pourquoi !

Je portais mes regards sur la glace en passant ; o surprise, j'aperçus Henry qui de l'autre côté de la glace me dit ces mots : « à ce soir ! »

Je me précipitais dans le salon, Henry m'y attendait peut-être ; mais non, il n'y avait personne, l'ombre avait disparu.

Mon cœur battait bien fort quand je vins sur la terrasse ; mon père fumait son cigare à l'autre bout ; ma mère et ma sœur combinaient le délicat menu d'un grand dîner que nous devions offrir dans quelques jours à la famille de Montzag pour fêter la barette de S. Eminence le cardinal de Montzag, oncle de Ludovic, arrivé de la veille chez sa belle-sœur, accompagné de son vicaire général ; quelques amis devaient se joindre à la famille de Montzag. De ce nombre était le docteur Marmon, ainsi que le bon curé de notre paroisse M. Moutonnet, lequel aimait et estimait le docteur Marmon, mais ne laissait passer aucune occasion de disputer avec lui, sur les maximes déistes que le docteur opposait courageusement et obstinément en homme vraiment convaincu aux superstitions erronées de l'Eglise romaine.

Je m'assis sur une chaise abasourdi, escomptant d'avance le plaisir de revoir mon ami, de commencer ce voyage tant desiré. J'étais fort absorbé, aussi mon père m'interpellant me dit : « Tu es bien songeur, mon fils, souffrirais-tu ? Ta digestion se ferait-elle mal ? »

— Je me sens au contraire fort-bien, cher père; je songeais justement que je n'avais jamais senti une félicité si complète.

— Ah ! tant mieux, dit mon père en s'éloignant, je respire, je crains toujours pour ta chère santé depuis que nous t'avons vu si malade !

Le menu, sans doute arrêté, ma mère avait sur ses genoux, notre chatte, notre belle riri, qui sentant approcher le moment de mettre bas, se faisait de plus en plus caressante, surtout pour ma mère, qui lui avait donné la mauvaise habitude de la garder auprès d'elle dans ce moment difficile.

Mina appuyée sur la balustrade de la terrasse regardait du côté du jardin de Mme de Montzag; pris d'une exaltation de joie, je soulevais à l'improviste ma sœur par la taille, l'obligeant à exécuter quelques tours de valse.

— Comment, te voilà gai, mon frère ! Que je suis contente de te voir ainsi. — Ah ! ce n'est pas vrai que tes lectures te font mal et qu'elles gâtent ton cœur ; tu nous rends tous bien heureux par ton bon caractère toujours égal, bien plus qu'autrefois du moins.

— Qui donc, Mina a porté ce jugement sur mes lectures ?

— Mais, dit Mina, un peu embarassée, d'avoir laissé échapper cette réflexion, c'est le P. Dulac, mon confesseur.

— Eh quoi, mademoiselle ma sœur, lui dis-je en souriant, c'est ainsi que vous confessez mes prétendus pêchés, au lieu des vôtres ?

— Mais Robert, ce n'est pas moi qui ai parlé de tes lectures, c'est le P. Dulac qui m'en à parlé le premier ; « Je sais, m'a-t-il dit, que votre frère possède de mauvais livres pouvant porter le trouble dans les consciences ; gardez-vous d'y toucher, et en fille chrétienne, quand vous aurez l'occasion, en l'absence de votre frère, de concert avec votre pieuse mère, faites disparaître ces livres ; votre frère ne les ayant plus sous la main, les oubliera. Dites à madame votre mère qu'elle peut les envoyer soigneusement enveloppés chez moi ; je vous débarasserai de cette cause de perdition.

— Je lui objectais, mais vous les lirez donc mon père ?

— Oui, ma fille, notre ministère nous oblige à connaître toutes sortes de livres, afin de pouvoir en connaissance de cause défendre leur lecture à nos pénitents.....

Puis troublé sans doute par ma réflexion il oublia de me donner une pénitence et me donnant l'absolution, il ferma brusquement le volet du confessionnal.

— Ah ! le bonhomme, il veut me dépouiller de mon bien pour se l'approprier ; il est décidément bien envieux ton confesseur, mais qui diable a pu l'instruire si bien et lui donner le titre des livres en question ?

— J'y songe, reprit Mina, la cuisinière, cette bavarde se confesse justement à l'abbé Dulac.

— Mon père était debout près de nous, nous ne l'avions pas entendu s'approcher.

— Mina, dit-il, il me serait très agréable que vous prissiez un autre Directeur de conscience, je n'aime point qu'on s'occupe de ce qui se passe chez moi ; le prêtre doit se confiner dans les limites de son ministère, je ne veux plus recevoir d'ecclésiastiques dans notre intimité ; ces messieurs ne doivent venir que lorsqu'on les appelle au chevet des malades,

Nous écoutions étonnés la furieuse sortie de mon père, justifiée du reste, par le récit de Mina.

— J'y songe, dit mon père en se retournant vers ma mère : « Amynthe, vous aviez l'intention d'écrire au curé Moutonnet pour le prier de se joindre à nous jeudi pour fêter le Cardinal, n'envoyez pas l'invitation.

— Elle est déjà partie mon ami !...

— Dans ce cas, ce sera la dernière et quant à la Cuisinière... .

Celle-ci justement traversa la terrasse. C'était une fille grande et maigre, brune et passablement laide, qui avant d'entrer à notre service avait tenté deux fois d'entrer en religion. — Le régime frugal des converses l'avait dégoûtée, elle était restée fidèle aux pratiques minutieuses de la religion, dans ce qu'elle a de plus étroit ; elle avait également conservé du cloître une habitude de papotages de sacristie, qui consiste à se préoccuper sans cesse du salut des autres pour parfaire le sien.

La pauvre fille traversa la terrasse mal à propos ; mon père furieux, l'arpentait à grands pas ; il s'arrêta en face d'elle...

« Clorinde votre matelotte d'anguilles était détestable, et dorénavant, je vous prie de vous dispenser d'apprendre à l'abbé Dulac, ce qui se passe chez vos maîtres ! ».

Clorinde bouleversée ne répondit rien, elle baissa la tête, courba l'échine pour se faire plus petite et disparut promptement.

Ma sœur et moi avions peine à contenir notre envie de rire tant l'admonestation de notre père avait été étrangement amenée. Notre mère que nous regardions du coin de l'œil se mordait les lèvres pour ne pas éclater ; mon père marchait toujours très agité...

— Oui, dit-il, comme s'il achevait tout haut une conversation intérieure, oui, on a peut-être raison de blâmer le clergé... il y aurait beaucoup à émonder dans ses plates-bandes.

— Voyons, y a-t-il dans notre paroisse un vieux prêtre que Mina puisse prendre pour directeur, sans craindre de retomber dans le même inconvénient ?

— Il y a, dit ma mère, un vieux prêtre, ancien missionnaire, qui est en dehors du clergé régulier ; il dit toujours la première messe et son confessionnal est peu suivi ; il expédie trop vite, ses pénitentes ; elles s'en plaignent, et l'ont presque toutes abandonné.

— C'est cela, dit mon père, il est sérieux, il n'écoute pas les balivernes des dévotes et ne les excite pas au pieux espionnage !

Sur cette dernière apostrophe, mon père demandait son chapeau et sa canne à Gilbert et nous dit qu'il allait prendre des nouvelles de l'oncle Hilarion, qn'une attaque de goutte retenait au lit.

— Ne m'attendez pas pour le thé, mes enfants, je rentrerai tard !

Puis nous souhaitant à tous le bonsoir, il sortit.

(A suivre). M. A. B.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.